

Les Essais – Livre I, chapitre 31 « Des Cannibales »

Quand le Roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut [préalablement] constaté l'organisation de l'armée que les Romains envoyaient contre lui, il déclara : « Je ne sais, qui sont ces barbares (car les Grecs appelaient ainsi tous les peuples étrangers), mais la disposition de l'armée que je vois n'est pas du tout barbare ». Les Grecs en dirent autant de celle que Flaminius fit passer en leur pays, de même que Philippe V, voyant d'une hauteur l'ordre et l'agencement du camp Romain installé dans son royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voilà comment il faut se garder d'adhérer aux opinions courantes, et juger les gens en suivant la voie de la raison, sans écouter la voix commune.

J'ai eu longtemps près de moi un homme qui était resté dix ou douze ans dans cet autre monde qui a été découvert au cours de notre siècle, à l'endroit où Villegaignon débarqua, et qu'il nomma la France Antarctique. Cette découverte d'un pays immense semble être très importante. Je ne sais pas si je me peux être sûr qu'il ne s'en produira pas d'autre à l'avenir, tant de personnages plus importants que nous s'étant trompés à propos de celle-ci. J'ai peur que nous n'ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacités. Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent. Platon dans un de ses ouvrages] fait dire à Solon qu'il aurait appris des prêtres de la ville de Saïs, en Égypte, que, jadis et avant le Déluge, il y avait une grande île, nommée Atlantide, en face du détroit de Gibraltar, île qui avait plus de surface que l'Afrique et l'Asie réunies, et que les rois de cette contrée (qui ne possédaient pas seulement cette île, mais s'étaient avancés si loin sur la terre ferme qu'ils occupaient toute la largeur de l'Afrique jusqu'en Égypte, et toute la longueur de l'Europe jusqu'en Toscane) entreprirent d'enjamber [les pays] jusqu'à l'Asie afin de conquérir tous les peuples qui bordent la mer Méditerranée jusqu'au golfe de la mer Noire ; et que pour réaliser ce projet, ils traversèrent l'Espagne, la Gaule, l'Italie et arrivèrent jusqu'en Grèce, où les Athéniens leurs résistèrent, mais que, quelques temps après, et les Athéniens, et eux, et leur île furent engloutis par le Déluge. Il est bien vraisemblable que ce très grand ravage fait par les eaux a produit des changements extraordinaires dans les régions habitées de la terre, on pense par exemple que la mer a séparé la Sicile de l'Italie.

(Ces contrées, ébranlées jadis violemment et bouleversées en un effondrement gigantesque, se sont, dit-on, brusquement séparées, alors qu'auparavant elles ne formaient qu'une terre continue.)

Chypre d'avec la Syrie, l'île de Nègrepont d'avec la terre ferme de Béotie, et réuni ailleurs les terres qui étaient séparées, en comblant de limon et de sable les fossés qui se trouvaient entre elles.

(Et un marais longtemps stérile et battu des rames
nourrit les villes voisines et supporte le poids de la charrue.)

Mais il ne semble pas que cette île soit ce nouveau monde que nous venons de découvrir ; car elle touchait presque l'Espagne, et ce serait un effet incroyable de l'inondation que de l'avoir fait reculer ainsi, de plus de douze cents lieues ; d'autant que les voyages des navigateurs modernes ont déjà presque démontré que ce Nouveau Monde n'est pas une île, mais un continent qui touche d'un côté l'Inde orientale, et d'autre part les terres qui sont sous les pôles, ou que, si elle en est séparée, c'est d'un si petit détroit et espace qu'il ne mérite pas d'être appelé île pour cela.

Il semble qu'il y ait des mouvements, les uns naturels, les autres fiévreux, dans ces grands corps comme dans les nôtres. Quand je considère l'empreinte que ma rivière de Dordogne laisse de mon vivant sur la rive droite de son courant, et qu'en vingt ans elle a gagné tant de terrain, et sapé les fondations de plusieurs bâtiments, je vois bien que c'est là un mouvement qui n'est pas ordinaire ; car, si elle était toujours allée à ce train, ou si elle devait se comporter ainsi à l'avenir, la forme du pays en serait bouleversée. Mais les rivières subissent des changements : tantôt elles se répandent d'un côté, tantôt d'un autre ; tantôt elles restent dans leur lit. Je ne parle pas des inondations soudaines dont nous comprenons les causes. Dans le Médoc, le long de la mer, mon frère, le sieur d'Arsac, voit une de ses terres ensevelie sous les sables que la mer vomit devant elle ; le faite de certains bâtiments est encore visible ; ses fermes et ses domaines se sont changés en pacages bien maigres. Les habitants [du pays] disent que, depuis quelque temps, la mer s'avance si fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont son avant-garde ; et nous voyons de grandes dunes de sable mouvant qui marchent à une demi lieue devant elle, et gagnent [sur] le pays.

L'autre témoignage de l'Antiquité, avec lequel on veut mettre en rapport cette découverte, est chez Aristote, si du moins ce petit livret intitulé *Des merveilles inouïes* est de lui. Il raconte là que certains Carthaginois, s'étant lancés à travers l'océan Atlantique, au-delà du détroit de Gibraltar, et ayant longtemps navigué, avaient fini par découvrir une grande île fertile, toute couverte de bois et arrosée de grandes et profondes rivières, fort éloignée de toutes terres fermes ; et qu'eux et d'autres ensuite, attirés par la richesse et la fertilité du terroir, y allèrent avec leurs femmes et leurs enfants, et commencèrent à s'y installer. Les seigneurs de Carthage, voyant que leur pays se dépeuplait peu à peu, défendirent expressément, sous peine de mort, que plus personne n'aille là-bas, et ils en chassèrent les nouveaux habitants, craignant, à ce que l'on dit, qu'au fil du temps ils ne vinsent à se multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux même et ruinassent leur État. Ce récit d'Aristote ne s'accorde pas non plus avec [ce que l'on sait de] nos terres nouvelles.

Cet homme que j'avais [auprès de moi], était homme simple et fruste, ce qui est une condition propre à produire un témoignage véridique ; car les gens qui ont l'esprit subtil observent bien plus attentivement et remarquent plus de choses, mais ils les commentent et, pour faire valoir leur interprétation et en persuader les autres, ils ne peuvent s'empêcher d'altérer un peu l'Histoire ; ils ne vous exposent jamais purement les choses, ils les orientent et les masquent selon le visage qu'ils leur ont vu et, pour donner crédit à leur jugement et vous y rallier, ils développent en général le sujet dans cette direction, l'allongent et l'amplifient. Il faut un homme soit très loyal, soit si simple qu'il n'ait pas de quoi échafauder et rendre vraisemblables des inventions fallacieuses, et qui n'ait épousé aucun préjugé. C'était le cas du mien ; et outre cela, il m'a plusieurs fois présenté des matelots et des marchands qu'il avait connus pendant ce voyage. C'est pourquoi je me contente de cette information, sans m'occuper de ce que les géographes en disent.

Il nous faudrait des topographes qui nous fissent une description spécifique des endroits où ils sont allés. Mais, parce qu'ils ont sur nous cet avantage d'avoir vu la Palestine, ils en profitent pour nous donner des nouvelles de tout le reste du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et pas plus qu'il n'en sait, pas seulement sur ce sujet, mais sur tous les autres : car on peut avoir quelque connaissance ou expérience spécifique de la nature d'une rivière ou d'une source, et ne savoir sur le reste rien de plus que ce que chacun sait. On entreprendra cependant, pour faire valoir ce petit bout de connaissance, d'exposer toute la physique. De ce défaut découlent plusieurs grands inconvénients.

Je trouve maintenant, pour revenir à mon sujet, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage dans cette nation, d'après ce qu'on m'en a dit, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas dans ses coutumes, de même que, en vérité, nous n'avons pas d'autre critère de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée générale qui nous

viennent des opinions et des usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, le parfait gouvernement, la façon la plus parfaite et la plus complète de tout faire. [Ces hommes-là] sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que la nature a produits d'elle-même et dans sa marche ordinaire, tandis que, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre procédé et détournés de l'ordre habituel, que nous devrions plutôt appeler sauvages. Dans les premiers demeurent vivantes et vigoureuses les vertus et les propriétés véritables, les plus utiles et les plus naturelles, que nous avons abâtardies dans les seconds, et seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et pourtant, même notre goût trouve excellentes en comparaison de nos propres fruits, la saveur et la finesse de certains de ceux qui poussent dans ces pays là, sans être cultivés. Il ne serait pas normal que l'art emporte le prix d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant surchargé la beauté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons complètement étouffée. Cependant, partout où sa pureté resplendit, elle fait extraordinairement honte à nos vaines et frivoles entreprises,

(Et le lierre pousse mieux à l'état sauvage, l'arbousier pousse plus beau dans les grottes désertes, les oiseaux, sans art, ont un chant plus agréable.)

Tous nos efforts ne peuvent même pas arriver à reproduire le nid du moindre oiselet, sa structure, sa beauté et l'utilité de son usage, sans parler de la toile de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature, ou par le hasard, ou par l'art; les plus grandes et les plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières causes; les plus petites et les moins parfaites, par la dernière.

Ainsi donc ces nations me semblent [réputées] barbares parce qu'elles ont été fort peu façonnées par l'esprit humain, et parce qu'elles sont encore très proches de leur état originel. Les lois naturelles, fort peu abâtardies par les nôtres, sont encore leurs commandements; mais elles font cela dans une telle pureté, que je regrette parfois que nous n'ayons pas pris connaissance de ces peuples plus tôt, en un temps où il y avait des hommes qui auraient mieux su en juger que nous. Je regrette que Lycurgue et Platon ne les aient pas connus; car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces peuples, non seulement surpasse toutes les peintures par lesquelles les poètes ont embelli l'âge d'or et tout ce qu'ils inventent pour imaginer une heureuse condition humaine, mais que cela surpasse encore les conceptions idéales et le désir même des philosophes. Ils n'ont pas pu imaginer un état naturel aussi pur et aussi simple que l'expérience nous le montre; et ils n'ont pas pu croire que notre société puisse se maintenir avec si peu d'artifice et de liens sociaux. C'est une nation, dirais-je à Platon, dans laquelle il n'y a aucune forme de commerce; aucune connaissance des lettres; aucune science des nombres; pas de nom de magistrat, ni de supériorité politique, aucun emploi de serviteur, aucune existence de la richesse ou de la pauvreté; pas de contrats; pas de successions; pas de partages; pas d'occupations désagréables; pas d'autre respect pour les parents que celui que tous les hommes se portent entre eux; pas de vêtements; pas d'agriculture; pas de métal; pas d'usage du vin ou du blé. Les mots même qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, la cupidité, l'envie, la médisance, le pardon, sont inconnus. Combien Platon trouverait la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection:

(Hommes à peine sortis de la main des dieux)

(Ce sont les premières lois que donna la nature)

Au demeurant, ils vivent en une contrée très agréable et bien tempérée de sorte que, d'après ce que m'ont dit mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade; et ils m'ont assuré n'y en avoir vu aucun [qui fut atteint de] tremblements, [ou] chassieux, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont établis le long de la mer, et protégés du côté de la terre par de grandes et hautes montagnes, ayant, entre les deux, un espace large de cent lieues environ. Ils

ont une grande abondance de poisson et de viandes qui ne ressemblent pas du tout aux nôtres, et ils les mangent sans autre préparation que la cuisson. Le premier qui y amena un cheval, quoi qu'il les eût déjà rencontrés au cours de plusieurs voyages, leur causa tant de terreur dans cette posture, qu'ils le tuèrent à coups de flèches, avant de pouvoir le reconnaître. Leurs bâtiments sont très longs, et capables d'abriter deux ou trois cents personnes, recouverts d'écorce de grands arbres, tenant au sol par un bout et se soutenant et s'appuyant l'un contre l'autre par le faite, comme certaines de nos granges, desquelles le toit descend jusqu'au sol, et sert de mur latéral. Ils ont du bois si dur qu'ils s'en servent pour couper, et en font leurs épées et des grils pour cuire leur nourriture. Leurs lits, en tissu de coton, sont suspendus au toit, comme ceux de nos navires, chacun a le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se lèvent avec le soleil, et mangent aussitôt après s'être levés, une seule fois pour toute la journée ; car ils ne font d'autre repas que celui-là. Ils ne boivent pas à ce moment-là comme Suidas le dit de certains autres peuples d'Orient, qui buvaient en dehors des repas ; ils boivent plusieurs fois par jour, et abondamment. Leur breuvage est fait avec une certaine racine, et est de la couleur de nos vins clarets. Ils ne le boivent que tiède ; ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours ; il a un goût un peu piquant, ne monte pas à la tête, il est bon pour l'estomac, et a un effet laxatif chez ceux qui n'ont pas l'habitude d'en boire : c'est une boisson très agréable quand on y est habitué. Au lieu de pain, ils utilisent une espèce de matière blanche, comme de la coriandre confite. J'y ai goûté : c'est doux et un peu fade. Toute la journée se passe à danser. Les plus jeunes vont chasser des bêtes à l'arc. Une partie des femmes s'occupe pendant ce temps de faire chauffer leur breuvage, ce qui est leur tâche principale. Il y a un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, prêche à toute la grangée, en se promenant d'un bout à l'autre et en répétant une même phrase plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il ait fait tout le tour (car ce sont bâtiments qui ont bien cent pas de longueur). Il ne leur recommande que deux choses : la vaillance contre les ennemis et l'amour pour leurs femmes. Et il ne manque jamais de faire remarquer cette obligation, répétant comme un refrain, que ce sont elles qui maintiennent leur boisson tiède et assaisonnée. On peut voir en plusieurs lieux, et notamment chez moi, comment sont faits leurs lits, leurs cordons, leurs épées et les bracelets de bois avec lesquels ils se protègent les poignets dans les combats, et de grandes cannes, ouvertes à un bout, par le son desquelles ils battent la cadence pendant leurs danses. Ils sont entièrement rasés, et se coupent le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croient que les âmes sont éternelles, et que celles qui ont bien mérité des dieux, sont logées à l'endroit du ciel où le soleil se lève ; alors que les maudites sont du côté de l'Occident.

Ils ont je ne sais quels prêtres et prophètes, qui se montrent bien rarement au peuple, car ils habitent dans les montagnes. À leur arrivée, on organise une grande fête et une assemblée solennelle de plusieurs villages (chaque grange, comme je l'ai décrite, constitue un village, et elles sont environ à une lieue française l'une de l'autre). Ce prophète leur parle en public, les exhortant à la bravoure et à accomplir leur devoir ; mais toute leur science morale ne comporte que ces deux articles : le courage à la guerre et l'attachement à leurs femmes. Cet homme leur prédit les choses à venir et les résultats qu'ils doivent attendre de leurs entreprises, il les incite à faire la guerre ou les en dissuade ; mais c'est avec cette condition que, lorsqu'il se trompe dans les prévisions, et s'il leur arrive autre chose qu'il ne leur a pas prédit, il est découpé en mille morceaux s'ils l'attrapent, et condamné comme faux prophète. Pour cette raison, celui qui s'est trompé une fois, on ne le voit plus.

C'est un don de Dieu que la divination ; voilà pourquoi ce devrait être une imposture punissable [que] d'en abuser. Chez les Scythes, quand les devins s'étaient trompés dans leur prédiction, on les couchait, enchaînés par les pieds et les mains, sur des charrettes pleines de bruyère, tirées par des bœufs, dans lesquelles on les faisait brûler. Ceux qui traitent des affaires soumises aux aléas des capacités humaines, sont excusables de ne faire,

dans ce domaine, que ce qu'ils peuvent. Mais ces autres hommes, qui viennent nous tromper en se targuant d'un pouvoir extraordinaire qui échappe à notre entendement, ne faut-il pas les punir de ne pas tenir leur promesse, et de l'audace de leur imposture ?

[Les Cannibales] font des guerres contre les nations qui vivent de l'autre côté de leurs montagnes, plus à l'intérieur des terres, et ils y vont tout nus, n'ayant d'autres armes que des arcs ou des épées de bois, aiguës à un bout, à la façon des fers de nos lances. C'est une chose étonnante que la dureté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par la mort et dans le sang ; car la déroutés et l'effroi, ils ignorent ce que c'est. Chacun rapporte comme trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et avec tous les agréments auxquels ils peuvent penser, celui qui en est le maître, réunit beaucoup de personnes de sa connaissance : il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'être blessé par lui, et il donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de la même façon ; et ces deux-là, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le font rôtir et en mangent une partie en commun et en envoient des morceaux à leurs amis absents. Ce n'est pas, comme on le croit, pour s'en nourrir, ainsi que le faisaient autrefois les Scythes ; c'est pour exprimer une très grande vengeance. J'en veux pour preuve ce qu'ils firent quand ils s'aperçurent que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, les faisaient périr autrement, quand ils les capturaient : ils les enterraient jusqu'à la ceinture, tiraient sur le reste du corps une grosse bordée de flèches, puis les pendaient. Quand ils virent cela, ils se dirent que ces gens de l'autre monde, en hommes qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices chez leurs voisins, et qui étaient bien plus experts qu'eux en toute sorte de malice, ne choisissaient pas sans raison cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus dure que la leur : ils commencèrent alors à quitter leur ancienne coutume pour suivre celle-ci. Ce qui me désole, ce n'est certes pas que nous remarquions l'effroyable barbarie qu'il y a dans une telle action ; c'est bien plutôt que jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglés sur les nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par des tortures et des supplices un corps qui a encore toute sa sensibilité, à le faire rôtir à petit feu, le faire mordre et blesser par les chiens et les pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche date, non entre des ennemis d'autrefois, mais entre des voisins et des concitoyens, et, ce qui est pire, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et le manger une fois qu'il est mort.

Chrysippe et Zénon, chefs de l'école Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal à se servir de notre cadavre de quelque manière que ce fût pour notre besoin, et même d'en tirer de la nourriture ; à l'exemple de nos ancêtres qui, étant assiégés par César dans la ville d'Alésia, se résolurent à lutter contre la faim causée par ce siège au moyen des corps des vieillards, des femmes et des autres personnes inutiles au combat.

(Les Gascons, dit-on, se nourrissent ainsi
Pour prolonger leur vie.)

Les médecins aussi ne craignent pas de s'en servir pour toute sorte d'emplois en faveur de notre santé, soit pour l'appliquer au-dedans ou au dehors ; mais il ne se trouva jamais aucune opinion à ce point dérégulée qu'elle excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes habituelles.

Nous pouvons donc bien appeler ces hommes barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine peut en recevoir : elle n'a d'autre fondement parmi eux que la seule recherche de la valeur. Ils ne sont pas en contestation [avec d'autres] au sujet de la conquête de

nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette fécondité naturelle qui les pourvoit sans travail et sans peine de toutes les choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs territoires. Ils sont encore dans cette heureuse situation, de ne désirer qu'autant que leurs besoins naturels leur demandent : tout ce qui est au-delà est pour eux superflu. Ils s'appellent mutuellement en général, « frères » s'ils sont du même âge ; ils appellent « enfants », ceux qui sont au-dessous ; et les vieillards sont des pères pour tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers, en commun, cette pleine possession de biens [que donne] l'indivision, sans autre titre que celui tout simple que la nature donne à ses créatures, en les mettant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour venir les attaquer, et qu'ils remportent la victoire sur eux, le gain de celui qui est victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'être demeuré maître en valeur et vaillance, car, à part cela, ils n'ont que faire des biens des vaincus, et ils s'en retournent dans leur pays où ils ne manquent d'aucune chose nécessaire, et ne manquent pas non plus de cette grande qualité [qui est] de savoir heureusement jouir de leur condition et de s'en contenter. Autant en font ceux-ci à leur tour. Ils ne demandent pas à leurs prisonniers d'autre rançon que l'aveu et la reconnaissance de leur défaite ; mais il ne s'en trouve pas un, dans tout un siècle, qui n'aime pas mieux la mort que d'abandonner, ou par attitude, ou par parole, un seul degré de la grandeur d'un courage invincible : on n'en voit aucun qui n'aime mieux être tué et mangé que de demander seulement de ne l'être pas. Ils les traitent très libéralement, afin que la vie leur soit d'autant plus chère ; et ils leur parlent couramment des menaces de leur mort future, des tourments qu'ils auront alors à souffrir, des préparatifs que l'on fait cet effet, du découpage de leurs membres et du festin qui se fera à leurs dépens. Tout cela est fait à la seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole lâche ou résignée, ou de leur donner envie de s'enfuir, pour remporter[ur eux] cet avantage de les avoir épouvantés, et d'avoir fait fléchir leur courage. Aussi bien, pour s'en faire une juste idée, est-ce en ce seul point que réside la vraie victoire :

(Il n'y a de véritable victoire que celle qui, domptant l'âme, force l'ennemi à s'avouer vaincu.)

Les Hongrois, très belliqueux combattants, ne poursuivaient jadis pas plus loin leur avantage, une fois qu'ils avaient réduit l'ennemi à leur merci ; après lui avoir, en effet, arraché cet aveu [de défaite], ils le laissaient partir sans lui faire de mal, sans rançon, sauf, tout au plus, à en tirer l'engagement qu'il ne s'armerait plus désormais contre eux.

Nous avons nombre d'avantages sur nos ennemis, qui sont des avantages empruntés et non pas nôtres. C'est la qualité d'un portefaix, non pas celle de la vaillance, que d'avoir les bras et les jambes plus vigoureux ; c'est une qualité morte et corporelle que l'agilité ; c'est un coup de chance que de faire trébucher notre ennemi et de lui éblouir les yeux par la lumière du soleil ; c'est un tour d'adresse et de science - et qui peut se rencontrer chez une personne sans courage et un homme de rien - que d'être habile à l'escrime. La valeur et le prix d'un homme réside dans le cœur et la volonté ; c'est là que se trouve son véritable honneur ; la vaillance, c'est la solidité non pas des jambes et des bras, mais du cœur et de l'âme ; elle ne réside pas dans la valeur de notre cheval, ni de nos armes, mais dans la nôtre. Celui qui tombe résolu dans son courage - (s'il est tombé, il combat à genoux) - qui, à cause de quelque danger de la mort voisine, n'abandonne aucun degré de sa résolution, qui regarde encore, en rendant l'âme, son ennemi d'un air ferme et dédaigneux, celui-là est battu non pas par nous, mais par le sort ; il est tué, non pas vaincu.

Les plus vaillants sont parfois les plus infortunés.

Aussi y a-t-il des défaites triomphantes à l'égal des victoires. Et ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil ait jamais vues de ses yeux, [celle] de Salamine, de Platées, de Mycale, de Sicile, osèrent jamais opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la complète défaite du Roi Léonidas et des siens, au passage des Thermopyles.

Qui courut jamais avec un désir plus glorieux et plus avide de remporter un combat, que le chef [Lacédémonien] Ischolas pour le perdre ? Qui mis jamais plus d'intelligence et de soin à s'assurer de son salut, que lui de sa perte ? Il était chargé de défendre certain passage du Péloponnèse contre les Arcadiens. Se trouvant tout à fait incapable de faire cela, vu la nature du lieu et l'inégalité des forces, et constatant que tout ce qui se présenterait aux ennemis, aurait nécessairement à rester sur le terrain, estimant d'autre part, indigne et de sa propre vaillance et grandeur d'âme et du nom lacédémonien de faillir à sa charge, il prit entre ces deux extrémités un parti médian, de cette sorte : les plus jeunes et agiles de sa troupe, il les conserva pour la défense et le service de leur pays, et les y renvoya ; puis avec ceux dont le pays pouvait se passer plus facilement, il décida de défendre ce passage, et, par leur mort, de faire payer aux ennemis l'entrée le plus cher qu'il lui serait possible, c'est ce qui arriva. Étant en effet, environné, de toutes parts par les Arcadiens, lui et les siens, après en avoir fait un grand massacre, furent tous passés par le fil de l'épée. Est-il quelque trophée [habituellement] assigné aux vainqueurs, qui ne soit mieux dû à ces vaincus ? Le véritable vainqueur a pour son rôle le combat, non le salut ; et l'honneur de la valeur militaire consiste à combattre, non à battre.

Pour revenir à notre histoire, il s'en faut tellement que ces prisonniers s'avouent battus, à la suite de tout ce qu'on leur fait, qu'au contraire, pendant ces deux ou trois mois où on les garde, ils affichent une attitude gaie ; ils pressent leurs maîtres de se hâter de les soumettre à cette épreuve ; ils les défient, les injurient, leur reprochent leur lâcheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ai une chanson faite par un prisonnier, où il y a cette pique : qu'ils viennent hardiment tous et s'assemblent pour faire de lui leur dîner ; car ils mangeront en même temps leurs pères et leurs aïeux, qui ont servi d'aliment et de nourriture à son corps. « Ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvres fous que vous êtes ; vous ne voyez pas que la substance des membres de vos ancêtres s'y trouve encore : savourez les bien, vous y trouverez le goût de votre propre chair ». Idée qui ne sent nullement la barbarie. Ceux qui les peignent mourants, et qui décrivent cette action quand on les assomme, peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la grimace. A la vérité, ils ne cessent jusqu'au dernier soupir de les braver et de les défier par leurs paroles et leur attitude. Sans mentir, comparés à nous, voilà des hommes bien sauvages ; car, ou il faut qu'ils le soient bien sérieusement, ou que nous le soyons : il y a une étonnante distance entre leur manière d'être et la nôtre.

Les hommes ont là-bas plusieurs femmes, et en ont un nombre d'autant plus grand qu'ils jouissent d'une meilleure réputation de vaillance : c'est une chose belle et remarquable [de voir] dans leurs mariages, que le même soin jaloux que nos femmes déploient pour nous écarter de l'amour et des bons sentiments d'autres femmes, les leurs l'ont tout pareil pour les leur acquérir. Étant plus soucieuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, parce que c'est un signe de la vaillance du mari.

Les nôtres crieront au miracle ; ce n'est pas cela : c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus haut degré. Dans la Bible aussi, Léa et Rachel, les femmes de Jacob mirent leurs belles servantes à la disposition de leurs maris, et Livie aussi seconda les appétits d'Auguste, à son propre détriment ; et la femme du Roi Dejotarus, Stratonique, prêta non seulement à l'usage de son mari une fort belle jeune femme de chambre qui la

servait, mais elle éleva soigneusement les enfants [nés de cette union], et les épaula pour succéder aux privilèges de leur père.

Et, afin qu'on ne pense point que tout cela se fait à cause d'un simple et servile attachement à l'usage reçu et sous la pression de l'autorité de leur ancienne coutume, sans réflexion et sans jugement, et parce qu'ils auraient l'esprit stupide au point de ne pas pouvoir prendre un autre parti, il faut alléguer quelques traits de leur capacité intellectuelle. Outre celui que je viens de rapporter dans l'une de leurs chansons guerrières, j'ai une autre chanson, amoureuse, qui commence en ce sens :

« Couleuvre, arrête-toi, arrête-toi, couleuvre, afin que ma sœur prenne sur le modèle de ton image la forme et la façon de faire un riche cordon que je puisse donner à ma mie : qu'ainsi soit en tout temps ta beauté et ton dessin préférés à tous les autres serpents. » Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. J'ai maintenant assez de commerce avec la poésie pour porter ce jugement qu'il n'y a rien de barbare dans cette production de l'esprit mais qu'elle est tout à fait anacréontique. Leur langage, au demeurant, c'est un doux langage et qui a un son agréable, ressemblant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur tranquillité et à leur bonheur la connaissance des corruptions de ce côté-ci de l'océan, et que de cette fréquentation naîtra leur ruine (comme je présuppose qu'elle est déjà avancée, bien malheureux qu'ils sont de s'être laissé tromper par le désir de la nouveauté, et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre) se trouvèrent à Rouen, au moment où feu le Roi Charles IX y était. Le Roi leur parla longtemps ; on leur fit voir nos manières, notre faste, l'aspect extérieur d'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur demanda ce qu'ils en pensaient, et voulut savoir d'eux ce qu'ils avaient trouvé de plus surprenant ; ils répondirent trois choses, dont j'ai oublié la troisième - et j'en suis bien marri-, mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portants barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), consentissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisît pas plutôt l'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une expression de leur langage qui consiste à appeler les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient remarqué qu'il y avait parmi nous des hommes remplis et gorgés de toutes sortes de bonnes choses et que leurs « moitiés » étaient mendiants à leurs portes, décharnés par la faim et la pauvreté ; et ils trouvaient étrange comme ces « moitiés »-ci, nécessiteuses, pussent supporter une telle injustice sans prendre les autres à la gorge, ou mettre le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un interprète qui m'assistait si mal et que sa bêtise empêchait tellement de comprendre mes pensées, que je ne pus guère tirer de plaisir de cet entretien. Quand je lui demandai quel profit il recueillait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un chef, et nos matelots l'appelaient roi), il me dit que c'était de marcher le premier à la guerre ; [quand je demandai] de combien d'hommes il était suivi, il me montra un certain espace pour m'indiquer qu'il en avait autant qu'il pourrait y en avoir sur un tel espace : ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; [à la question de savoir] si, avec la guerre, toute son autorité prenait fin, il dit qu'il lui en restait ceci que, lorsqu'il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui taillait des sentiers au travers des fourrés de leurs bois par où il pût passer bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi ! Ils ne portent point de hauts-de-chausses !